

FRIESEN, Gerald, *Citizens and Nation. An Essay on History, Communication, and Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 2000), 307 p.

Ian Mckay

Volume 55, numéro 4, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010448ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010448ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mckay, I. (2002). Compte rendu de [FRIESEN, Gerald, *Citizens and Nation. An Essay on History, Communication, and Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 2000), 307 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(4), 617–620.
<https://doi.org/10.7202/010448ar>

Découvrir la mémoire des femmes, une ressource précieuse et un rappel des chemins déjà parcourus.

MAGDA FAHRNI

Département d'histoire

Université du Québec à Montréal

Traduction : Pierre R. Desrosiers

FRIESEN, Gerald, *Citizens and Nation. An Essay on History, Communication, and Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 2000), 307 p.

Admirablement écrit, ce livre est un des plus importants ouvrages historiques de la dernière décennie et, à l'égal des études de McKillop, de Nelles et de Walden, exemplaire d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire du Canada. Méditation sur la possibilité d'y parvenir à l'ère de l'histoire sociale, du capitalisme mondial et d'identités nationales en péril, osant reconnaître sa dette à la théorie culturelle, *Citizens and Nations* propose une stratégie extrêmement originale d'intégration de l'histoire canadienne : étudier attentivement la vie de certains individus, évaluer les modes d'articulation de ces vies dans un continuum espace-temps et tirer de ces moments particuliers l'esquisse d'un plus vaste développement historique.

L'ouvrage procède, en grande partie, de l'intention de créer une nouvelle version de l'histoire nationale. Tout comme Jocelyn Létourneau, duquel il se rapproche à bien des égards, Gerald Friesen croit que le récit historique doit s'adresser aux citoyens d'aujourd'hui — c'est-à-dire procurer un sentiment de sécurité, de continuité, et donner sens dans un monde souvent fragmenté et déstabilisé. Le fait que des familles ordinaires aient vécu, dans le passé, des situations semblables à celles d'aujourd'hui, révèle la capacité permanente des humains à s'adapter à de grandes transformations survenues « dans la technologie des communications et dans la perception du temps et de l'espace » (p. 219). L'auteur recompose ainsi un « nouveau récit » de l'histoire canadienne depuis les peuples autochtones jusqu'aux Torontois postmodernes, récit essentiellement axé sur les manières de communiquer, d'interpréter le temps et l'espace et de transmettre cet héritage. Il a ainsi pour but d'expliquer pourquoi le « Canada » existe en tant qu'entité publique signifiante (p. 227) — résultat de quatre systèmes de communication dominants qui furent successivement reçus par les « citoyens ordinaires » (autochtones, colons et citoyens de la nation),

lesquels y furent astreints, les combattirent et (bien que ce thème soit quelque peu sous-exploité), les modifièrent considérablement.

C'est là un projet extraordinairement ambitieux, mené en tout juste 229 pages (292 si l'on ajoute les notes portées en fin de volume et dont certaines, très perspicaces, constituent à elles seules de brefs essais). Il consiste à amener l'historiographie canadienne à dépasser le débat stérile dans lequel se trouvent les historiens « nationaux » et « sociaux ». Chez Friesen, des êtres humains prennent vie et pourtant, par leurs écrits — présentés avec délicatesse et sensibilité — nous voyons comment le contexte culturel forme leurs perceptions du temps et de l'espace. Nous percevons les « grands événements » de l'histoire canadienne avec de toutes nouvelles lunettes. Rares sont les ouvrages récents qui ont ainsi allié courage dans l'analyse et scrupule dans la description des événements.

Quatre conceptions du temps et de l'espace se sont ainsi succédé, avance Friesen, dans l'histoire humaine en Amérique du Nord, chacune d'elles correspondant à un système de communications dominant. Dans les cultures de tradition orale, chacun vivait dans un continuum espace-temps particulier qui unifiait les expériences vécues dans ce monde à celles d'un autre monde et mettait l'accent sur la terre elle-même, terre intrinsèquement liée à une population ; en développant « les dimensions du temps et de l'espace propres à leur culture » par rapport à une relation particulière à l'espace canadien, « leurs adaptations doivent constituer leur rôle fondateur dans l'expérience canadienne » (p. 54). L'arrivée des colons européens introduisit en Amérique du Nord une « société du texte », « [société] dans laquelle l'imprimé créait le contexte des communications », même si de nombreux colons étaient analphabètes ; les biens eux-mêmes — poisson, fourrures, bois, blé — tenaient souvent le rôle de « véhicules de communications internationales » en amenant les colons en contact direct avec le reste du monde. Le « capitalisme de l'imprimé » créa ensuite une nouvelle réalité en permettant au marché de s'étendre dans le temps et dans l'espace et en permettant même à certains de spéculer sur les décalages de temps, introduisant ainsi une nouvelle dimension d'incertitude (p. 137). Et, dernier en date, le « capitalisme de l'écran » contemporain soumet les Canadiens, dont la plupart vivent encore dans le cadre mental du capitalisme de l'imprimé, à un flot d'informations sans précédent qui entraîne un divorce radical entre lieu et espace et qui révolutionne la conception du temps.

Les mérites de ce livre sont multiples. Il éclaire d'un humanisme radieux certains moments de l'histoire. Relevons trois domaines dans lesquels il

excelle particulièrement. Sur l'histoire autochtone, Friesen se montre un critique pénétrant du déterminisme et du triomphalisme superficiels et aborde avec sympathie les conceptions amérindiennes du temps et de l'espace. À propos des colons européens, il résume et critique les diverses approches — généalogie, survie, frontière et *staple* — avant de proposer sa propre et convaincante reconstruction d'un « univers du texte » constitué à la fois d'interprétations orales et écrites de la réalité. Et quant au « capitalisme de l'écran », l'ouvrage va au-delà du marxisme traditionnel pour tenter d'évaluer l'impact de ce capitalisme sur la vie de banlieue.

Au terme de ce livre, le lecteur est davantage convaincu par de telles études de cas que par la théorie générale de l'histoire canadienne qu'elles sont censées étayer. Soucieux de défendre la possibilité d'une « particularité canadienne » contre les implications homogénéisantes de l'histoire sociale, Friesen réussit à évoquer un Canada qui est davantage que la somme de ces conceptions successives de l'espace-temps. Mais une description plausible n'équivaut pas à une théorie pleinement développée. Comme le laisse entendre Friesen, l'identification d'un « héritage particulier au Canada » devrait être une de nos principales préoccupations en tant qu'historiens (p. 80) ; toutefois, ce livre relègue la question de la spécificité à l'implicite et même à l'in vraisemblable, compte tenu de l'immense difficulté qu'il y a à mettre le doigt sur ce que ces structures d'espace-temps présentent de « proprement canadien ». Il se peut que les modes de communication analysés par Frieden soient finalement aussi éloignés de l'existence humaine que le sont les modes de production chez Marx. Intégrer le Québec à ce modèle en étudiant les Mémoires de Simone Monet-Chartrand permet à l'auteur de mettre en scène une importante personnalité et témoigne d'un esprit généreux ; mais ce geste souligne aussi, en un sens, la tendance de l'ouvrage à minimiser le dualisme et la question nationale.

Fondamentalement, j'ai davantage cru aux détails du récit et aux rapports établis par Friesen entre ces destins soigneusement décrits et son thème d'ensemble — modes de communication et construction de l'espace et du temps — que je n'ai été convaincu du fait qu'ils nous mènent nécessairement, ou qu'ils doivent s'intégrer, à une « nouvelle synthèse de l'histoire canadienne » (p. 7). Ils m'apparaissent comme de brillantes intuitions et non comme des manifestations d'une synthèse. Il est possible d'intégrer ces récits à diverses problématiques ; ils constituent des résultats de recherche ouverts et évocateurs, dont l'inclusion dans un cadre de référence résolument nationaliste est loin d'épuiser le sens.

Friesen ne fait mystère ni de ses intentions ni de la diversité d'interprétations auxquelles se prêtent ses récits soigneusement construits. Démonstration supplémentaire de l'humanisme et de l'intelligence de ce texte, cette ouverture d'esprit laisse à penser, s'il en était encore besoin, que les historiens canadiens se souviendront encore de cet ouvrage dans une dizaine d'années.

IAN MCKAY

Département d'histoire
Université Queen's

Traduction : Pierre R. Desrosiers

JAUMAIN, Serge, dir., *Les immigrants préférés. Les Belges* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection internationale d'études canadiennes, 1999), 196 p.

En dépit de l'intérêt que suscitent depuis plusieurs années l'étude de l'immigration au Canada, certains groupes de nouveaux venus ont été négligés. C'est le cas des immigrants belges. Ce recueil de textes, dirigé par Serge Jaumain, fruit d'un colloque international organisé par le Centre d'études canadiennes de l'Université libre de Bruxelles, remédie à cette situation. À travers neuf articles tirés des communications présentées lors de ce colloque, cet ouvrage nous offre les éléments essentiels pour comprendre l'immigration belge et la « préférence » dont elle fit l'objet par les autorités politiques canadiennes et québécoises. Les auteurs y proposent également des pistes de recherches aptes à stimuler de nouvelles études dans ce champ de recherche encore en friche.

Les articles rassemblés ici peuvent être regroupés autour de trois thèmes. Tout d'abord, l'article rédigé conjointement par Serge Jaumain et Matteo Sanfilippo, celui de François Weil et celui de Serge Jaumain font tour à tour le point sur l'état de la recherche. Les articles suivants, signés par Matteo Sanfilippo, Serge Jaumain et Martin Pâquet, traitent plus spécifiquement des représentations de l'immigration belge. Sanfilippo nous renseigne sur l'apport des sources ecclésiastiques romaines du xviii^e au xx^e siècle afin de mieux connaître les Belges en Amérique. Jaumain nous familiarise avec les récits de voyages et les brochures de propagande diffusés en Belgique par le Canada et leur impact sur l'image que se faisaient les autorités canadiennes des Belges. De son côté, Pâquet analyse l'évolution des représentations qui animent et influencent les responsables canadiens à qui incombe la tâche d'attirer les immigrants. Les trois derniers articles